



Le théologien et l'interdisciplinarité

Camil Ménard

Volume 34, numéro 3, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705687ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705687ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ménard, C. (1978). Le théologien et l'interdisciplinarité. *Laval théologique et philosophique*, 34(3), 305–312. <https://doi.org/10.7202/705687ar>

LE THÉOLOGIE ET L'INTERDISCIPLINARITÉ

Camil MÉNARD

LE THÈME proposé sous le titre: « Le théologien et l'interdisciplinarité » appelle quelques remarques préliminaires qui aideront à mieux situer l'objet de nos réflexions.

1° *L'interdisciplinarité* est souvent comprise plus ou moins vaguement comme un lieu de rencontre entre diverses disciplines, une sorte de « place publique ». On pense spontanément à ces colloques-carrefours qui, pour répondre à une question donnée, réunissent un historien, un psychologue, un sociologue, un ethnologue et que sais-je encore. Chacun fait son petit discours puis participe à la « table ronde » en donnant son avis au milieu de l'indifférence sympathique des autres. On voit parfois des participants s'éclipser avant même d'avoir entendu un seul mot des autres exposés. Une telle démarche permet de publier ensuite un gros volume dont seule la riche reliure mérite vraiment le nom de « synthétique ». La véritable interdisciplinarité exige, bien entendu, une collaboration incomparablement plus étroite qu'une simple addition de points de vue.

2° Pour fixer le point de départ de tout travail de recherche, il faut en connaître clairement les objectifs, comme tout le monde le sait. Or le thème qui nous est assigné est ambigu. Il peut nous inviter à réfléchir sur le théologien et sa pratique, ou bien sur l'interdisciplinarité et ses exigences. Lors d'un colloque récent, par exemple, le Père Chenu donnait une communication sur le sujet suivant: « Théologie et recherche interdisciplinaire »¹. Il est parti de la théologie et il a montré pourquoi, du fait qu'elle est une Parole de Dieu reçue dans la foi, puis, au second degré, une intelligence de la foi, elle doit recourir à la recherche interdisciplinaire. D'autres auteurs, comme Karl Rahner et Jean Ladrière, suivent plutôt la piste inverse². Ils montrent comment la recherche interdisciplinaire appelle une visée

1. M.-D. CHENU, « Théologie et recherche interdisciplinaire », dans Houtart et al, *Recherche interdisciplinaire et théologie*, Paris, Cerf, 1970, pp. 65-76.

2. K., RAHNER, « Theology as engaged in an Interdisciplinary Dialogue with Sciences », dans *Theological Investigations (Schriften, t. X)*, vol. 13, London, Darton, Longman & Todd, 1975, pp. 80-93; Jean LADRIÈRE, « La démarche interdisciplinaire et le dialogue Église-monde », dans *Recherche interdisciplinaire et théologie, o.c.*, pp. 45-64.

théologique et ils essaient ensuite de situer le rôle de la théologie dans cette recherche. C'est cette deuxième voie que nous allons emprunter. Elle va nous permettre de développer la thèse suivante, à savoir que *le théologien, s'il est bien conscient des finalités de l'interdisciplinarité et des exigences de sa propre pratique, est l'homme le mieux placé pour devenir le défenseur et le promoteur de cette forme de collaboration.*

L'exigence interdisciplinaire et le théologien

Il pourrait sembler à certains esprits que la connaissance interdisciplinaire n'est qu'une mode, une sorte de « gadget pour intellectuel », appelée à disparaître bientôt.

Si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que cette revendication est une aspiration profonde partagée par plusieurs de nos contemporains qui désirent retrouver une certaine unité du Savoir dans un monde soumis à une évolution rapide et où la fragmentation des disciplines se développe à un rythme accéléré. Dès le XVII^e siècle en effet, la science unitaire classique subissait un mouvement de désintégration qui s'est fortement accentué depuis un siècle et demi. Un nombre considérable de nouvelles disciplines ont vu le jour, au prix cependant d'un rétrécissement constant de la surface du domaine étudié par chaque science³.

Pour remédier à cette divergence continue et inexorable que constitue l'histoire de la science, certains expriment le désir d'aller au-delà des frontières disciplinaires ; ils veulent même tenter une nouvelle forme d'intégration du savoir humain, en particulier pour tout le domaine qui recouvre les sciences humaines⁴. Il s'agit là d'une entreprise partielle qui est fortement contestée par chaque discipline dont les prétentions à pouvoir englober les autres se manifestent à tour de rôle⁵. D'autres croient au contraire que l'autonomie de chaque discipline est un fait acquis et que la ré-unification partielle des savoirs ne pourra s'effectuer que par une collaboration interdisciplinaire⁶. Quelle que soit l'opinion partagée, il semble que l'exigence interdisciplinaire apparaît maintenant comme une évidence tant sur le plan de la recherche que sur celui de l'enseignement universitaire.

La théologie n'a pu rester à l'écart de ce vaste mouvement de l'horizon épistémologique. Faute de pouvoir indiquer les principales étapes de cette évolution,

3. Cf. G. GUSDORF, art. « Interdisciplinaire (Connaissance) » dans *Encyclopaedia Universalis*, vol. 8, Paris, 1968, pp. 1086-1087.

4. On connaît la pensée claire et critique de G. Gusdorf sur ce sujet. Voir *Les Sciences de l'homme sont-elles des sciences humaines?* Faculté des lettres, Université de Strasbourg, coll. Petit Format, 1967. Son article « Interdisciplinaire (Connaissance) » de l'*Encyclopaedia Universalis*, vol. 8, pp. 1086-1090 est très éclairant. Il me fut d'un précieux secours.

5. Plusieurs disciplines comme la sociologie, la psychologie, l'anthropologie, la linguistique, la philosophie et plus récemment, la cybernétique, ont toutes prétendu être le modèle d'une science humaine globale. Voir les références données dans A. Karpinski et M. Samson, *L'interdisciplinarité*. Projet de recherche dirigé par Pierre Lamonde, Université de Montréal, avril 1970, p. 9. La même tendance se retrouve également dans les sciences positives et exactes. Voir Karl R. POPPER, *The Logic of Scientific Discovery* (trad. angl. de *Logik der Forschung*, Vienna, 1934), Hutchinson, London, 1972 (Sixth impression).

6. Cf. J. PIAGET, *Sagesse et illusion de la philosophie*, Paris, P.U.F., 1972 (3^e éd.).

signalons simplement qu'elle est passée de l'anathème au dialogue dans sa relation avec la science. La théologie reconnaît maintenant le pluralisme et l'autonomie des sciences⁷. Elle considère même la science comme le lieu par excellence où l'homme vit son rapport à la nature et se façonne lui-même. Elle s'est progressivement détachée de la philosophie, science naguère « englobante »⁸, et elle amorce une collaboration timide avec les autres disciplines scientifiques dont elle admet avoir besoin pour interpréter correctement l'expérience de l'homme contemporain et pour comprendre l'évolution historique du monde⁹. C'est pourquoi sans reconnaître une dépendance ultime de sa discipline à l'égard d'un autre discours, le théologien ne peut plus ignorer la vérité scientifique, de même que les sciences peuvent de moins en moins ignorer l'exigence d'unification que ressent la raison humaine.

L'interdisciplinarité. Notion et problèmes

Il y a quelques années, il aurait été prétentieux de se lancer sérieusement sur un terrain aussi peu exploré que l'interdisciplinarité. Les analyses théoriques faisaient défaut et l'on y rencontrait bien des vues confuses et même contradictoires. De plus les inventaires d'expériences concrètes étaient inexistants. La parution d'ouvrages scientifiques récents a comblé ce vide¹⁰. Elle nous permet maintenant de préciser la terminologie qui gravite autour du concept de *discipline* et d'envisager les difficultés concrètes que pose la recherche interdisciplinaire.

La *disciplinarité*, selon Heinz Heckhausen, est « l'exploration scientifique spécialisée d'un domaine déterminé et homogène d'étude, exploration qui consiste à faire jaillir de nouvelles connaissances qui se substituent à d'autres plus anciennes »¹¹. Chaque discipline découpe la réalité qu'elle étudie à travers son propre prisme. Étant donné la richesse de l'objet étudié et la proximité des secteurs d'analyse, il arrive souvent qu'une collaboration *pluridisciplinaire* se révèle nécessaire¹². La recherche devient alors *multidisciplinaire* ou *interdisciplinaire*. « Ce qui fonde la distinction entre recherche multidisciplinaire et interdisciplinaire », précise Pierre de Bie, « c'est le niveau d'intégration des disciplines. Le caractère multidisciplinaire

7. Cf. K. RAHNER, « L'idée que la théologie se fait d'elle-même face aux exigences de la science », dans *Science, évolution et pensée chrétienne*, Paris, DDB, 1967, chap. 2, pp. 39-72.

8. Parlant du mariage entre la théologie et la philosophie, Rahner croit que le temps de la monogamie est bien terminé. Voir « On the Current Relationship between Philosophy and Theology », dans *Theological Investigations*, vol. 13, pp. 61-79, surtout p. 75.

9. La meilleure formulation et l'utilisation la plus féconde de cette perspective se trouvent dans le récent volume de W. PANNENBERG, *Wissenschafts-theorie und Theologie*, Suhrkamp Verlag, 1973 (trad. angl. *Theology and the Philosophy of Science*, The Westminster Press, 1976).

10. Je fais surtout allusion au volume publié par le Centre pour la recherche et l'innovation dans l'enseignement, *L'interdisciplinarité. Problèmes d'enseignement et de recherche dans les universités, Organisation de coopération et de développement économique (O.C.D.E.)*, Paris, 1972. Nous citerons désormais cet ouvrage par l'abréviation (O.C.D.E.). Un autre ouvrage précieux s'intitule : *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*. Première partie : Sciences sociales, Mouton/Unesco, 1970. Nous citerons désormais cet ouvrage par l'abréviation Unesco. Voir aussi *Interdisciplinary relationship in the Social Sciences*, ed. by M. and C.W. Sherif, Chicago, Aldine, 1969.

11. « Discipline et interdisciplinarité », dans O.C.D.E., p. 83.

implique seulement l'appel à deux ou à plusieurs disciplines : il suffit en un certain sens qu'elles juxtaposent leurs résultats. Le caractère interdisciplinaire requiert une coordination beaucoup plus poussée des efforts et suppose une certaine intégration des recherches »¹³. Quant à la *transdisciplinarité*, elle désigne une forme de pluridisciplinarité consistant dans l'intervention, au sein de plusieurs disciplines, d'une discipline de caractère plus général qui, sous un point de vue défini, procure une intelligence plus exacte des objets et processus que visent ces disciplines¹⁴. Cette dernière définition est particulièrement bien illustrée par les deux disciplines classiques : les mathématiques et la philosophie. La théologie joue également un rôle transdisciplinaire plus complexe cependant.

Ces définitions empruntées à des spécialistes nous permettent de constater que l'interdisciplinarité constitue la modalité la plus forte de l'effort pluridisciplinaire. Elle exige que les disciplines participantes ne se contentent pas seulement d'échanger des informations, mais qu'elles s'associent dans une collaboration étroite pour élucider un ensemble de phénomènes ou comprendre un processus. Cette interpénétration amènera à poser des problèmes scientifiques nouveaux et elle entraînera l'élaboration des schèmes conceptuels et d'analyse spécifiques. La visée principale d'une telle association est de faire progresser ensemble un savoir nouveau. « Le véritable objet de la recherche interdisciplinaire est... une refonte ou une réorganisation des domaines du savoir, par des échanges consistant en réalité en recombinaisons constructives »¹⁵. Il s'agit d'une entreprise difficile, exigeant une longue patience.

L'interdisciplinarité présente plusieurs *modalités* qu'il est inutile de décrire ici en détail¹⁶. Notons seulement qu'elle peut porter sur des domaines limités ou larges, qu'elle peut être temporaire ou permanente. Elle est parfois si étroite qu'elle peut engendrer une discipline nouvelle, telle que l'épistémologie génétique, par exemple¹⁷.

La recherche interdisciplinaire se heurte à de nombreux *obstacles* et elle pose des *problèmes* d'autant plus difficiles à résoudre que les disciplines qu'elle fait collaborer possèdent souvent une extrême diversité. De plus les chercheurs ont eux-mêmes été formés dans le cadre universitaire actuel, avec ses cloisonnements rigides et ses préjugés disciplinaires. Ces spécialistes ne possèdent pas toujours l'ouverture d'esprit et l'humilité intellectuelle requises pour s'intéresser vraiment à l'autre,

12. Je prends le terme *pluridisciplinaire* au sens générique pour désigner toute forme de collaboration entre plusieurs disciplines.

13. « La recherche orientée », dans Unesco, p. 721.

14. Cf. F. RUSSO, « La pluridisciplinarité », dans *Études*, mai 1973, p. 770.

15. J. PIAGET, « Problèmes généraux de la recherche interdisciplinaire et mécanismes communs », dans Unesco, p. 624.

16. Heckhausen distingue six types de relations interdisciplinaires (art. cit., pp. 87-90). Pierre de Bie croit pour sa part que le passage du multidisciplinaire à l'interdisciplinaire est graduel (art. cit., pp. 721-723).

17. Cette discipline s'est développée sous l'inspiration de Jean Piaget, au Centre international d'Épistémologie de Genève. Le nouveau centre de recherche bioéthique de Montréal pourrait donner de semblables résultats.

surtout si cet « autre » provient d'un univers culturel différent. Envisageons un cas concret tel que l'élaboration du plan d'aménagement d'un territoire, par exemple. De nombreux spécialistes doivent travailler étroitement : des urbanistes, architectes, économistes, sociologues, géographes, politicologues, ingénieurs et autres. On peut facilement présumer que des difficultés épistémologiques, des rivalités entre disciplines, des conflits d'intérêts et des oppositions interpersonnelles surgiront inévitablement au cours de la recherche. « En général, les difficultés se situent au niveau des problèmes dus à l'effort d'intégration des aspects théoriques et méthodologiques de même qu'à celui des problèmes découlant des aspects structurels ou organisationnels de la collaboration »¹⁸.

Lorsque l'interdisciplinarité se pratique au niveau de l'enseignement universitaire, des problèmes institutionnels viennent souvent compliquer le dialogue : cloisonnement anachronique des programmes, défaut d'objectifs précis, inadaptation par rapport à l'évolution des connaissances et des besoins, incompréhension des administrateurs, etc.¹⁹

On constate que la collaboration interdisciplinaire ne constitue pas une solution facilement applicable à tous les problèmes d'enseignement et de recherche. Elle constitue un projet audacieux qui exige une mentalité spéciale, une sorte de reprise de l'idéal encyclopédique qui animait les Anciens.

Horizon du dialogue interdisciplinaire et rôle du théologien

La collaboration étroite ainsi que l'effort d'intégration théorique exigés dans le dialogue interdisciplinaire pourraient amener le théologien à douter qu'il puisse s'insérer dans une équipe de recherche. Comment pourrait-il participer de quelque manière à la construction des concepts opérationnels de la science, alors que les concepts élaborés dans sa discipline sont d'ordre ontologique et symbolique ? Pourrait-il collaborer activement à la connaissance de ce monde déjà-là, ce monde du multiple et de la chose que les sciences étudient en vue de le transformer, alors que la discipline qu'il pratique s'intéresse à l'interprétation de ce monde et veut être un énoncé sur le Tout de l'existence humaine ?

Je pense, pour ma part, que le théologien aurait tort en se sentant condamné à la solitude ou à la multidisciplinarité. En effet la dimension humaine qui le passionne tellement est présente au cœur même du projet interdisciplinaire et elle appelle sa collaboration.

Posons-nous d'abord une question : l'homme peut-il être exclu du discours de la science ? Le positivisme scientifique a longtemps répondu par l'affirmative. Il établissait une nette distinction entre le sujet connaissant et l'objet connu. Il prétendait que la seule connaissance valable et certaine est la connaissance expérimentale, par laquelle le scientifique enregistre des faits bruts qu'il explique ensuite sans

18. A. KARPINSKI, *o.c.*, p. 19.

19. Cf. O.C.D.E., pp. 200-205.

aucun a priori²⁰. Or une telle vision est renversée depuis de nombreuses années tant au niveau des sciences herméneutiques que des sciences empirico-formelles. À la suite de Kant, on reconnaît qu'il existe une dépendance réciproque entre le scientifique et les faits qu'il provoque. Le physicien W. Heisenberg formule ainsi cette idée :

S'il est permis de parler de l'image de la nature selon les sciences exactes de notre temps, il faut entendre par là, plutôt que l'image de la nature, *l'image de nos rapports avec la nature...* ; grâce à ces rapports, nous sommes, en tant que créatures vivantes physiques, des parties dépendantes de la nature, tandis qu'en tant qu'hommes, nous en faisons en même temps l'objet de notre pensée et de nos actions. La science, cessant d'être le spectateur de la nature, se reconnaît elle-même comme partie des actions réciproques entre la nature et l'homme. La méthode scientifique, qui choisit, explique et ordonne, admet les limites qui lui sont imposées par le fait que l'emploi de la méthode transforme son objet, et que, par conséquent, la méthode ne peut plus se séparer de son objet.²¹

Cette relation entre le sujet et l'objet est encore plus profonde dans les sciences herméneutiques, où il existe une structure d'anticipation de la compréhension — le cercle herméneutique — si bien décrite par M. Heidegger : « Toute compréhension du monde implique la compréhension de l'existence et inversement... Toute explicitation qui contribuera à une nouvelle compréhension doit avoir déjà compris ce qui est à expliciter »²².

C'est dire que la dimension humaine ne peut être évacuée du projet scientifique, car elle y est intimement présente, d'une présence non réfléchie la plupart du temps et, j'oserais dire, non désirée également, car l'étude scientifique de la nature exige que les facteurs humains intervenant dans l'expérience soient réduits au minimum et mesurés exactement. Si la dimension humaine est concernée de multiples façons dans le pluralisme scientifique et si ce fait n'est pas pris en considération à l'intérieur même de chacune des sciences, il revient à une discipline qui s'intéresse à l'homme dans sa totalité de veiller à ce que ce facteur humain ne soit pas oublié, spécialement dans des projets interdisciplinaires où la soif de complémentarité est déjà ressentie. Cette tâche est particulièrement importante dans les grands projets (Big Science) interdisciplinaires de dimension internationale dont l'impact politique et social est considérable. Ces grands projets utilisent souvent la technique des systèmes et ils doivent avant tout clarifier les objectifs de la recherche. Or parmi les objectifs de toute recherche scientifique doivent figurer en priorité la paix mondiale, la justice entre les peuples et le respect de l'homme, sinon la science conduirait à la destruction de l'humanité²³.

20. G. ANDERSON, et G. RADNITZKY. « Le progrès de la connaissance: où en sont les théories de la science? » dans *Archives de Philosophie* 39, 1976, pp. 619-621. Voir aussi *Logique et connaissance scientifique*, sous la direction de Jean Piaget, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1967, pp. 43-105.

21. *La nature dans la physique contemporaine*, Paris, Gallimard, coll. Idées, n° 4, 1962, pp. 33-34.

22. *L'être et le temps (Sein und Zeit, 1927)*, Paris, Gallimard, 1964, p. 189. Voir H.-G. GADAMER, *Vérité et Méthode (Wahrheit und Methode, 1960)*, Paris, Seuil, 1976, spécialement la deuxième partie.

23. J'emprunte cette argumentation à H.E., Tödt, « La méthodologie de la coopération interdisciplinaire », dans *Recherche interdisciplinaire et théologie*, pp. 15-30.

Le théologien, me semble-t-il, serait le spécialiste le plus qualifié pour jouer ce rôle critique et dynamique à l'intérieur d'une équipe de recherche interdisciplinaire. Parce qu'il se place à un point de vue radicalement différent de celui des autres hommes de science, il peut amener chaque collaborateur à respecter l'autre et à faire du facteur humain impliqué dans chacune des sciences la source d'une interrogation commune. Parce qu'il croit dans la rationalité de l'homme et dans l'unité eschatologique du vrai, il peut stimuler l'équipe dans sa recherche de la vérité et dans son ouverture à d'autres types de vérité. Précisons que ce rôle ne revient aucunement à vouloir englober les autres disciplines et à prétendre refaire la synthèse cléricale du vrai²⁴. En effet l'autonomie des sciences est un point définitivement acquis et le théologien sait que sa discipline ne peut ramener toutes les disciplines particulières à une unité du point de vue de la théorie des sciences. Cependant la vision que possède le théologien à l'égard de l'homme et du monde, vision christologique et eschatologique, pourrait sans aucun doute aider à maintenir la connaissance et le service de l'homme comme foyer et objectifs principaux de la recherche interdisciplinaire. Ce serait sans doute la contribution originale que le théologien pourrait apporter dans le dialogue interdisciplinaire.

Le théologien pourrait éventuellement fournir une collaboration plus spécifique dans des programmes de recherche de type culturel, historique ou social (éthique et société ; religion, culture et société, etc.). Sa contribution consisterait principalement à éclairer les mentalités et les idées par une connaissance meilleure de l'histoire de la théologie²⁵.

Conclusion

Le présence du théologien dans une équipe interdisciplinaire pose un certain problème qui n'est, à mon avis, que la reprise de l'éternelle question de la vérité. Pour le scientifique borné, le vrai est ce qui est mesurable et vérifiable ; la vérité théologique apparaît alors comme illusoire et sans valeur. Pour le théologien borné, le vrai est la révélation divine exprimée dans le cadre de la métaphysique traditionnelle, définitive et irréversible ; le vrai scientifique n'atteint que les pauvres phénomènes. L'un et l'autre dogmatismes doivent à tout prix être dépassés pour qu'une collaboration véritable puisse s'instaurer²⁶. Cette tâche est urgente et nécessaire.

24. Paul Ricœur montre bien que l'éclatement de la vérité, ce phénomène si cruellement ressenti actuellement, « a été d'abord et fondamentalement la rupture de l'unité cléricale du vrai ». Voir *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, p. 181. L'article « Vérité et mensonge » que l'on trouve dans le même recueil, pp. 165-197, a éclairé toute ma recherche.

25. Cf. K. RAHNER, « Theology as engaged... », p. 91.

26. Cf. P. ROQUEPLO, *La foi d'un mal-croyant ou mentalité scientifique et vie de foi*, Paris, Cerf, 1969, spécialement le chapitre deuxième. On trouve des éléments intéressants de réflexion dans les numéros 67 et 75 de la collection Recherches et débats publiée par le Centre Catholique des Intellectuels Français. Le premier aborde les rapports entre *Science et Théologie*. Le second étudie les *Chemins de la raison*. Voir aussi Ladrière, J., *La science, le monde et la foi*, Casterman, 1972.

Elle se réalisera dans la mesure où l'on aura réfléchi conjointement sur une eschatologie de la vérité et sur une eschatologie de l'histoire²⁷.

La connaissance interdisciplinaire ne peut progresser que par la mise en place d'une pédagogie universitaire adaptée. Sans mettre en doute la nécessité d'une formation disciplinaire, on peut se demander si l'organisation actuelle des programmes d'étude favorise cette ouverture d'esprit et cette vigilance de l'étudiant à l'égard de l'environnement épistémologique total.

27. Cf. P. RICŒUR, *o.c.*, p. 192. L'ouvrage de Pannenberg « *Wissenschafts-theorie und Theologie* » tente de relever ce défi. La première partie du livre situe la place de la théologie dans le champ de tensions qui s'établissent entre l'unité et la pluralité des sciences. La seconde définit la théologie dans sa scientificité.